

Vivre et rêver les îles : la topographie de l'insularité littéraire

Original Scientific Paper

Marinko Košćec¹

Département d'études romanes, Chaire de littérature française

Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Zagreb

mkoscec@ffzg.unizg.hr

La présente étude est consacrée au potentiel sémantique de l'île en tant que notion, fait naturel et surtout topos littéraire. La réflexion porte autant sur les aspects matériels de l'insularité que sur les constructions mentales qui en dérivent : les dimensions sociales et spirituelles de l'existence insulaire ainsi que les représentations symboliques de l'île et ses différents avatars dans l'imaginaire collectif. L'île est abordée dans une perspective diachronique aussi bien qu'atemporelle, comme un lieu esseulé, éloigné, désiré ou détesté, un espace de repli ou de rencontre, une source de rêveries et de projections utopiques, un point de fuite et de retour obsessionnel.

Mots-clés : Littérature, île, mythes, utopie, métaphore

Qui dit *île*, entend plus que le phénomène géographique, car ses aspects physiques sont inséparables des constructions mentales qui en dérivent. L'imaginaire collectif lui confère la capacité de représenter un lieu radicalement autre, éloigné de la terre banale sous nos pieds,

¹ Enseignant de la littérature française et de la traduction à la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Zagreb depuis 2000. Thèse de doctorat sur l'œuvre de Michel Houellebecq. Directeur de plusieurs ateliers de traduction littéraire et d'écriture de prose. Romancier et essayiste. CROSBİ: <https://www.bib.irb.hr/pregled/profil/17264>

correspondant à la soif d'un ailleurs ; à l'envie d'échapper au quotidien et de conquérir des espaces vierges.

L'insularité suscite de nombreuses connotations, ambivalentes et divergentes, s'étendant de l'utopie à la dystopie, du rêve au cauchemar, de l'île bienheureuse à l'île maudite. D'aucuns projettent y bâtir une habitation, leur paradis terrestre ; d'autres y trouvent leur paradis fiscal, si ce n'est pas leur prison. Synonyme de l'abri idéal ou de l'idylle exotique, l'île peut aussi bien figurer la solitude, l'exclusion et même la mort.² Les îles se prêtent aux passions, espoirs et angoisses, donnent lieu à des aventures fabuleuses et périlleuses, à des expérimentations et des huis-clos psychanalytiques. Lorsqu'elle est théâtre des événements, l'île épure et aiguisé le drame, cristallise les lignes de force, agit comme la boîte de résonance des émotions.

L'île est tissée de contradictions intérieures. Les étendues illimitées autour d'elle accentuent son exigüité et vice versa. Tout en donnant chair à la claustrophobie, elle voltige entre deux infinis ; la mer cache son visage inconnu, le ciel déploie le spectacle de ses reflets symboliques : les nuages et les étoiles. Espace immobile, fermé sur lui-même, qu'on peut visualiser et posséder, l'île s'oppose à l'espace nomade et indomptable de la mer. Incident dans le continuum maritime, elle est un paradoxe dans l'immensité amorphe qui l'entoure. Élément solide au milieu des plaines aquatiques, elle n'existe pas sans ce qui s'acharne à l'annih-iler : la mer lui est à la fois liquide amniotique et armure de la solitude, abîme des rêves icariens et trésor de la vie pour celui qui sait en puiser.

L'île puise sa fixité dans le mouvement perpétuel des vagues. Elle ne se confronte pas à la puissance horizontale, mais la détourne à son profit pour se tasser et se condenser au centre des flots. Dans les îles, la lumière a une qualité particulière, permettant aux formes de se dessiner plus clairement ; les valeurs aussi bien que les défauts s'y distinguent mieux

² Autrement dit : « C'est, d'une part, un lieu de paix ou de recueillement, d'amour, de bonheur, voire de béatitude ; de l'autre, un espace d'exil ou de réclusion, de châtement, d'expiation et même de pénitence » (Matvejevitch 2000 : 7).

que sur le continent. L'insularité de l'âme, pourtant, n'est perceptible que depuis l'ex-il(e).

Géographie et matérialité insulaire

Sur le plan géologique, les îles matérialisent l'idée de rupture, de distanciation spatiale et temporelle. Leurs frontières naturelles, nettes, dictent le comportement des habitants plus que celles de la terre ferme.³ Les îles nous désurbanisent, nous assurent une existence plus élémentaire, nous mettant en prise avec la mer, la lumière, le vent, la pierre. Même dans les conditions du plein confort, en dépit de tout avancement technologique, la géographie insulaire implique des contraintes implacables. Les îliens ne rêvent pas les îles ; ils vivent l'exiguïté, la distance, la rupture des liaisons maritimes, parfois la pénurie.

En tant qu'espace matériel, l'île est un microcosme condensant le macrocosme, à la fois point d'ancrage et carrefour de tous les vents, où s'entrelacent les références locales et globales, intimes et collectives.⁴ Elle se concrétise comme un lieu plus ou moins périphérique et abandonné, anachronique ou extemporel, qui souvent abrite une communauté conservatrice, homogène et étriquée, vivant en autarcie économique et écologique. Circonscrites et situées à l'écart, les sociétés insulaires se distinguent par une intégrité méfiante ; leur position à l'intersection des routes et des sphères d'influence saborde la souveraineté de l'État dont elles sont satellites, voire le concept même de l'État national. Leurs dialectes, traditions, bienséances, interdits, et surtout leurs réseaux de relations interpersonnelles, imprègnent les îliens d'un sentiment d'appartenance exclusive et

³ Selon Moles (1982 : 283), les hommes des îles sont des frontaliers, ce qui les distingue des hommes des steppes, du désert ou du continent.

⁴ Clifford (1997 : 216) décrit l'île comme une « dualité nerveuse », à savoir « une juxtaposition et une confluence de réalités locales et globales, de références intérieures et extérieures, des racines plantées chez soi mais aussi des routes partant au loin ».

de différence radicale par rapport aux visiteurs, aux gens qui vivent au-delà des mers, voire aux habitants des autres coins de l'île. Par cela même, les communautés insulaires protègent leurs membres et préservent leur identité, mais peuvent également créer une ambiance affligeante et étouffante.⁵

Or, l'île devient aussi souvent un territoire de rencontre et d'harmonie avec la nature et l'ensemble du milieu maritime, ainsi que de projections utopiques impliquant toutes les libertés imaginables. De même, les îles donnent lieu à des zones d'autonomie et d'exception aux règles, se soustrayant au contexte spatial et temporel.⁶ L'espace insulaire devient parfois un nœud dynamique,⁷ lieu de transition ou la dernière station des routes migratoires des hommes et des animaux, de juxtaposition et de métissage d'éléments hétérogènes, zone de chevauchements vagues de souverainetés instables.⁸

Dans nos sociétés individualistes de loisir et plaisir, l'insularité est la figure parfaite de l'atomisation socio-économique et politique. Chacun son île, même si nos cellules insulaires sont aujourd'hui toutes connectées à l'archipel virtuel planétaire. D'autre part, l'île peut représenter aussi une poche de résistance symbolique à l'obsession de la consommation et au déluge d'informations. Dans les rêveries romantiques d'évasion et de disparition, l'île est idéalisée comme l'envers de la société de spectacle, ainsi que de la société tout court.

⁵ Pour les clivages, différenciations et inquiétudes réciproques des groupes raciaux (les blancs, les noirs, les Indiens, les Chinois et les métis) d'une société insulaire, voir Arno/Orian 1986.

⁶ « L'île se meut dans une autre dimension de l'espace-temps, c'est un lieu nu qui se tient seul et dont les liens naturels avec le reste du monde ont été coupés », affirme Bonnemaïson (1990 : 123).

⁷ Sur la dualité de l'existence insulaire, autrement dit la polarité de l'île en tant qu'un monde isolé et qu'un nœud dynamique, voir Jeinić (2017 : 47).

⁸ De même : « un aimant qui attire et met en contact des équipages de navires de commerce, d'exploration, de pêche, de pirates, de guerre, de réfugiés, de lignes régulières, de croisière, d'expédition ; laboratoire d'expérimentations sociales ; lieu d'échanges commerciaux, de piraterie, de prostitution, de spéculation, etc. » (*idem*).

L'industrie de tourisme reprend et manipule l'image de l'île en tant que lieu d'isolation et de recueillement, qui persiste dans l'imagination collective depuis les premières découvertes des îles désertes. Présentées comme des oasis de paix et de bien-être au milieu des angoisses du monde contemporain, les îles attirent des hordes de vacanciers et se remplissent durant la bonne saison. Cela même les amène à l'antipode de leurs qualités distinctives, utilisées justement comme l'argument essentiel dans le discours de la publicité touristique. Déblayées des masses saisonnières, la plupart des îles retrouvent la torpeur solitaire.

Histoire et mythes

Depuis les mythologies fondatrices du monde grec, les îles incarnent des visions idylliques, inspirées par le paradis perdu biblique. Celles-ci sont liées, d'une part, au soif de la perfection terrestre, et d'autre part à l'espoir de rejoindre, dans le monde d'après, la béatitude primordiale. Chez les Grecs anciens, ces aspirations se concrétisent dans le topos des Îles Fortunées ou Îles des Bienheureux, extérieures au temps et à l'espace, permettant aux hommes de vivre à l'égal des dieux ou aux âmes vertueuses de jouir d'un repos parfait après la mort. Ces îles légendaires, censées se trouver aux extrêmes limites du monde, figurent dans de nombreux textes anciens de la tradition gréco-latine, dont l'*Odyssée* d'Homère, *Les Travaux et les Jours* d'Hésiode, *les Histoires* d'Hérodote ou bien *la Géographie* de Strabon. Les différentes versions se recoupent dans la conviction que les habitants de ce paradis sur terre, délivrés des [besoins](#) terrestres, se consacrent entièrement à la [contemplation](#).⁹

Malgré de maintes descriptions, ces îles enchantées échappent au regard ; les marins croient parfois les apercevoir dans le brouillard,

⁹ Soulignons que le bonheur que promettent les îles imaginaires dans leurs représentations chez les anciens Grecs n'est pas absolu. Elles recèlent aussi des dangers, comme ceux des Lotophages ou des sirènes dans l'*Odyssée*. Voir par exemple les analyses de Vernant 2002, Cuisenier 2003 ou Bettini et Spina 2010.

mais elles restent inaccessibles au commun des mortels. Comme ce mythe continue à vivre tout au long du Moyen Age, son emplacement géographique commence à se préciser autour de la côte atlantique de l'Afrique, entre les îles Canaries et celles [du Cap-Vert](#).¹⁰ Leur existence est souvent prise pour un fait ; vers l'an 1300, elles apparaissent sur le planisphère d'Hereford et plusieurs anciens géographes utilisent le terme de Macaronésie (*Makárôn nēsoi* en grec ancien) pour désigner l'archipel qu'elles composent. Certains auteurs vont jusqu'à décrire leur séjour imaginaire aux Îles des Bienheureux.¹¹ De même, les récits des voyages d'île en île des saints comme Brendan, mélangeant réalités géographiques et fabulations, ont longtemps résonné dans la mémoire collective occidentale.¹²

Les traditions occidentales connaissent en effet plusieurs légendes insulaires, relevant d'un paradis lointain, d'un gîte éternel des âmes et des îles fantômes ou perdues : entre autres, le jardin des Hespérides, Ogygye de la nymphe Calypso, Avalon du roi Arthur, Antillia ou l'île des Sept Cités, Brittia bretonne, Hvitramannaland de l'âge des Vikings, ainsi que l'Atlantide et sa parodie, Méropide. À l'époque de grandes découvertes, le mythe persiste, mais l'île est déplacée vers des espaces océaniques peu explorés. Les navigateurs comme Christophe Colomb, qui espérait trouver l'Atlantide, sont probablement animés par l'espoir non seulement de s'emparer des richesses matérielles, mais aussi par celui de rétablir ne serait-ce qu'un morceau du monde perdu des origines.

Par la suite, au 17^e siècle, le rêve d'un lieu édénique où tout serait possible comme avant la Chute devient le fondement des projets utopiques de créer une communauté insulaire indépendante, loin du monde connu,

¹⁰ Voir Szynalski 2000.

¹¹ Voir Samosate 1866 : 380-417.

¹² *Navigatio Sancti Brendani* (début du IX^e siècle), très connu au Moyen Age, témoigne de la croyance en une possibilité d'atteindre l'au-delà sur une île évasive, voilée aux regards profanes par le brouillard. Voir par exemple Truffaut 1925.

à l'opposé des sociétés existantes : telle La Cité du Soleil, située dans une île de l'océan Indien en 1602, ou Libertia, au nord du Madagascar, en 1687. Vers 1689, le capitaine Henri Duquesne ambitionne d'établir une république sur l'île connue à l'époque sous le nom de Bourbon, plus tard rebaptisée La Réunion ; lui-même l'appelait L'île d'Eden, espérant y instaurer un paradis terrestre.¹³

Du 16^e au 18^e siècle, partir vivre dans une île entend à peu près inventer un monde, puisque de nombreuses îles océaniques sont alors vierges. D'un autre point de vue, les projets utopiques ont été si souvent attachés aux îles qu'il ne serait peut-être pas exagéré de chercher une affinité entre l'insularité et l'utopie. Cependant, La III^e République française, porteuse de l'expansion coloniale, attribue une nouvelle fonction aux îles comme La Nouvelle Calédonie et les îles du Salut en Guyane ; elles deviennent les destinations de la déportation pénale. Plus tard, de nombreuses îles seront lieux d'exil et de détention, depuis Sainte Hélène de Napoléon jusqu'aux Solovki des opposants d'abord de l'orthodoxie et plus tard des bolcheviques, ainsi que Goli Otok qui accueillait, à sa façon rocailleuse, les prisonniers russes de l'empire austro-hongrois et puis les dissidents du parti communiste yougoslave.

Cela dit, rappelons que les îles sont depuis l'Antiquité beaucoup plus souvent espaces ouverts de circulation libre et de métissage, en passant par des communes médiévales et colonies plus modernes, avec leurs mélanges de populations autochtones, colonisateurs et esclaves, jusqu'aux zones offshore financières et destinations favorites du tourisme de masse.

Je est une île

Flottant à la lisière du réel et du l'imaginaire, du familier et de l'au-delà, les îles favorisent le passage du monde palpable à une réalité autre. Saturées de signes et de sens, elles sont dotées d'un formidable

¹³ Car c'est une « île où le lait et le miel devaient couler comme en Canaan (...), pays de délices », écrit le capitaine (Rainer 1959 : 87).

potentiel métaphorique, excitant notre imagination, nous incitant à les penser comme archétypes et les peupler de nos projections.¹⁴ Au moins depuis l'Antiquité, elles sont associées à la philosophie de l'ailleurs. Surtout celles qui sont lointaines et inconnues, les îles inspirent le phantasme d'une meilleure vie, du départ vers un monde différent, à la rencontre d'une promesse de bonheur.¹⁵ Les rêves insulaires sont soutenus par le désir de vivre une expérience spirituelle particulière, dans un territoire qui matérialise l'idée de rupture non seulement spatio-temporelle, mais aussi ontologique, relevant de la fantaisie de retourner à de vagues origines, de rejeter la rationalité pour se retrouver dans le paradigme mythologique.¹⁶ À ce propos, ajoutons la notion d'*îléité*, un degré supérieur de l'insularité où se recoupe l'intériorisation de la métaphore géographique et la volonté de rompre avec le monde. Une île serait donc d'autant plus île que la rupture est forte ou ressentie comme telle.¹⁷

Comme les îles sont en principe éloignées de l'univers quotidien, elles se voient attribuer une capacité de purification, au moins provisoire,

¹⁴ Selon Isolery (2017 : 125), l'Occident a transformé l'île « en modèle réduit des obsessions continentales de la civilisation occidentale. Il y a introduit la ligne du temps individuel, greffé le romanesque anthropocentrique, il a fait de l'île l'image d'une terre vierge à conquérir, posséder, exploiter ».

¹⁵ Bachelard (2004 : 210) distingue les espaces heureux ou **topophilies** des espaces hostiles, ou **topophobies**. L'île serait une consécration de l'espace heureux – possédé, protégé, clos sur lui-même, investi de désir – s'opposant à l'espace nomade, immense, non circonscrit, comme la mer ou le désert.

¹⁶ Dans l'imaginaire humain, il y a des îles qui apparaissent soudainement des eaux. Chez Eliade, les eaux sont « la somme universelle des virtualités : elles sont **fons** et **origo**, le réservoir de toutes les possibilités d'existence (...). Une des images exemplaires de la Création est l'Île qui, soudainement, se 'manifeste' au milieu des flots » (Eliade 1965 : 110).

¹⁷ Selon Bonnemaïson (1990 : 123), « L'insularité, c'est l'isolement. L'îléité, c'est la rupture ; un lien rompu avec le reste du monde et donc un espace hors de l'espace, un lieu hors du temps, un lieu nu, un lieu absolu ». Chez Fougère, l'îléité devient l'essence même de l'île, d'une idée de l'île en tant qu'archétype, qu'une construction mentale : « fait partie de l'îléité tout ce qui, à un degré ou à un autre, peut être perçu comme insulaire par la conscience » (Fougère 1995 : 176).

de tout ce qui est toxique dans notre milieu habituel. Elles sont souvent perçues comme lieux de tranquillité et d'ordre, poches de résistance à l'insécurité et le chaos de la vie. Certains y imaginent leur **locus amoenus**, lieu de délice hors de l'espace réel, point de fuite par rapport aux fatalités du sort individuel et de l'Histoire. D'autres les envisagent comme refuges où ils ne sauraient pas être retrouvés par leurs ennemis, ou espèrent s'y trouver à l'abri de leurs propres faiblesses, leur passé ou même leur inconscient. Quant à ce dernier, l'île le met en scène en tant qu'immensité périlleuse des mers, eaux primordiales qui menacent de nous engloutir, devant lesquelles l'île s'érige en forteresse. Espace ontologiquement isolé et fermé, l'île est parfois perçue comme origine, matrice ou lieu mythique non soumis aux contraintes de l'espace physique. De même, elle promet de nous préserver des atteintes du temps, car sa temporalité est circulaire, se résumant presque à l'alternation des jours et nuits, réduisant le nombre d'événements ainsi que les variations saisonnières.

Schématiquement, les îles se présentent à notre esprit justement en forme de cercle¹⁸ – celle qui correspond à l'idée de la perfection, pure et close, symbole d'autosuffisance et d'éternité. Les formes circulaires sont agréables à l'œil, faciles à saisir et manipuler. L'île est censée opposer sa clôture et stabilité au milieu environnant : l'élément liquide, illimité, obscur, représentant le chaos prélogique, avant la structuration de la vie.¹⁹ Dans le même temps, si le cercle représente le monde insulaire comme circonscrit, contenu dans une forme définitive, cela traduit peut-être la volonté humaine de contrôler ce qui s'esquive, d'englober sa différence ; ce qui est en île récalcitrant, rebelle, indomptable. En effet, ce microcosme n'est pas totalement fermé sur lui-même, mais se projette en dehors de son cercle constitutif, dans le désir toujours latent de quitter le refuge qui se mue si facilement en prison. Dans la

¹⁸ Sur ce sujet, voir par exemple Baldacchino 2005 : 247.

¹⁹ Bachelard (2004 : 212) rappelle que depuis l'Antiquité, l'Occident ne cesse de rêver de ce « refuge circulaire » qui nous protégerait des eaux primordiales peuplées de monstres terrifiants, ou qui nous permettrait peut-être d'oublier une réalité trop dure à affronter.

sémantique insulaire, le cercle évoque à la fois l'envie irrésistible de départ et l'inévitable retour.

N'oublions pas la féminité grammaticale de l'île en français ainsi que les autres langues romanes ; dans le contexte des rêves de s'échapper au monde adulte et de retourner à une sorte d'enfance symbolique, l'on divinise les îles en leur attribuant des valeurs protectrices. Par extension, il est possible d'entendre dans ce féminin des échos archaïques des cultures matriarcales ; l'on peut y chercher un lien avec la Déesse-Mère des sociétés dites primitives. L'imaginaire collectif connaît aussi la femme des îles dangereuse : la magicienne qui enchante, séduit et emprisonne.

D'un autre point de vue, l'insularité peut être prise pour une métaphore de la condition de l'écrivain lors du processus de création, du confinement auto-imposé qui favorise l'imagination mais qui est également marqué par la gratuité. Dans les cas plus heureux, cette insularité psychique, sociale et existentielle se voit largement récompenser, lorsque le travail de l'écrivain amplifie et multiplie son intimité en la déployant en archipel textuel.

Enfin, monde à la fois clos et ouvert, l'île se propose comme une figure du Moi, du territoire psychique de l'individu, de l'intimité personnelle opposée au reste du monde. L'insularité évoque la dualité du Moi, ses dimensions visibles ainsi que celles qui restent cachées à l'œil d'autrui ; à la fois ce qui me constitue et ce qui m'exclut de l'espace. En anglais, la métaphore du psychisme humain est inscrite dans le terme qu'on utilise pour désigner l'île : prononcé comme *i-land*, il signifie littéralement « la terre du Moi ». En allemand, l'on trouve des implications similaires : dans *Insel*, il est possible d'entrevoir *Seele*, c'est-à-dire l'âme, et *in-selbst* se traduirait « en soi ». À l'île sont ainsi attribués à la fois le nom et l'image du territoire de l'être ; elle présente le Moi comme une entité close et insulée.

Un vers célèbre de John Donne, repris par Hemingway, affirme que personne n'est une île, soulignant donc l'importance des liens qui

nous rattachent à l'humanité. Cependant, l'on pourrait en dériver aussi une connotation radicalement différente : *No man is an island* (selon la graphie originale), déclare peut-être l'inexistence de cette terre censée abriter notre essence, entend que nul homme n'est chez soi en lui, que nous cherchons en vain un domicile en nous-mêmes, les exilés éternels que nous sommes.²⁰

Rêves littéraires

La fiction écrite – ainsi que cinématographique, qui dépend des textes plus ou moins littéraires – choisit volontiers les îles pour ses lieux. Le cas échéant, le lieu est presque sans exception plus qu'un décor : l'espace insulaire devient actif, s'érige souvent au niveau des personnages, influence voire génère leurs pensées et actions. En raison de sa morphologie circonscrite et de la mise à distance qu'elle implique, l'île est un théâtre idéal d'emportements, espoirs et angoisses ; en tant que scénographie, elle renforce la charge dramatique du récit. L'hermétisme insulaire favorise des mouvements émotionnels intenses. L'éloignement et la solitude débouchent facilement sur des hallucinations, sur l'exaltation, le désarroi ou l'amertume.

Avec *l'Odyssée*, l'île devient archétype : scène des épreuves et expériences initiatiques qui accompagnent l'errance, destination ultime d'un long périple, objet de la nostalgie et l'endroit espéré d'un retour sans cesse reporté. Quant aux utopies insulaires, outre les légendes orales et les rêves des voyageurs, elles font partie aussi de la tradition littéraire. Le créateur du terme *utopie*, Th. More, situe sa communauté idéale sur une île, qui est un non-lieu (*u-topos*), et pourtant **alvus** : à la fois ruche, coque de navire, ventre et matrice. Celle qui donne lieu à *La Cité du Soleil* (1604) de T. Campanella est

²⁰ « Rêver des îles », écrit Deleuze (2002 : 43), « avec joie ou avec angoisse peu importe, c'est rêver qu'on se sépare, qu'on est déjà séparé, loin des continents, qu'on est seul et perdu ».

inspirée par les îles mythiques de l'Atlantide et de Taprobrane. Chez les auteurs français, l'île apparaît comme lieu d'un renversement de l'ordre social chez Marivaux (*L'île des esclaves*, 1725), d'une société plus juste et harmonieuse chez Bernardin de Saint-Pierre (*Paul et Virginie*, 1788) et de la vertu, le bonheur et la prospérité chez De Sade (*Aline et Valcour*, 1793). Parmi les autres, soulignons W. D. Howells et son Altruira (1894), pays peuplé uniquement des altruistes. Certaines de ces utopies sont parodiques, comme celle de Cervantes : le nom de l'île de Barataria est forgé sur l'adjectif espagnol *barato* (ce qui est de peu de valeur) ; cette île offerte par des nobles à Sancho Panza est particulière en ceci qu'elle est de tous les côtés entourée de la terre. Très nombreuses sont aussi les dystopies ; *Description de l'isle des Hermaphrodites nouvellement découverte* (1605) de Th. Arthus est la première de langue française. Chez Baudelaire, Cythère – bien que demeure d'Aphrodite, déesse de la beauté – devient triste et noire, miroir qui au sujet poétique renvoie le dégoût de son cœur et son corps.

Comme il serait impossible de dresser une liste exhaustive des îles imaginaires dans la littérature, rappelons-en quelques-unes des plus pittoresques. Celle où les enfants naissent bossus, borgnes ou contrefaits (*L'île des bosses* de Rabelais) et celle que les enfants peuvent rejoindre en volant dans leur rêve (Neverland ou Pays imaginaire de J. M. Barrie) ; île survolée de femmes ailées (Angel Island d'I. H. Irwin) ; île gouvernée par la sexualité féminine (*Île aux dames* de P. Louÿs) ou par des chevaux (Houyhnhnm de J. Swift) ; île peuplée de gauchers uniquement (*L'île d'Hélène* d'A. Jardin), de cannibales (*Lamory* de J. de Mandeville ou *Amiocap* d'E. R. Burroughs), de démons (*Démonie* d'E. R. Eddison), de centaures, d'hommes-singes et de cyclopes (*Îles merveilleuses* de Ch. Sorel), d'animaux qui y vivent en paix (No-Mans-Land de H. Lofting) ; île formée par le cadavre d'un personnage, avec un phare alimenté par son âme (*Bran* d'A. Jarry) ; île constituée par un seul arbre, aux multiples ramifications (*Selva* de F. Place) ; île tellement molle que

les arbres y sont comme du caoutchouc et les chevaux s'effondrent sous le moindre fardeau (l'île frivole de G.-F. Coyer) ; celle où la température du sexe des partenaires potentiels doit être identique (l'île du thermomètre de Diderot).²¹

Or, celle qui a laissé la plus profonde trace dans l'imaginaire collectif est l'île d'abord associée au désespoir, puis rebaptisée Speranza par un naufragé qui s'avère capable non seulement de survivre dans la nature sauvage, mais aussi d'y répliquer l'organisation sociale et le système de valeurs dont il est issu. En s'appuyant sur la rationalité et la technologie occidentale, Robinson Crusoé de D. Defoe démontre la capacité de l'homme d'imposer sa volonté à la nature et personnifie le paradigme de la conquête coloniale. Son destin, qui glorifie les vertus comme la persistance, l'intelligence pratique et l'autarcie, a servi de modèle pour de nombreuses robinsonnades littéraires. Il est une référence incontournable des penseurs tels que J.-J. Rousseau, qui tient Robinson pour son personnage littéraire favori.²² Lui aussi, il a son île : celle de Saint-Pierre, où il se construit « comme cet autre Robinson une demeure imaginaire » (Rousseau 1959 : 644), qu'il prend pour un « Paradis terrestre » (idem : 521), où il se sent à l'abri du reste des hommes. Il va jusqu'à proposer à l'État de Berne de l'incarcérer dans ce bout de terre au milieu d'un lac.²³

Dans son idéalisation de ce bon sauvage accidentel, qui pourtant n'a rejeté sa corruption sociale que faute de choix, Rousseau ne se laisse pas décourager par de multiples divergences, en commençant par l'instinct capitaliste et l'esclavagisme de Robinson. De même,

²¹ Le cadre limité du présent travail ne permettant pas une analyse des représentations îliennes susmentionnées, cette sélection vise à tracer le chemin d'une large étude déjà en cours.

²² Defoe l'impressionne par son « enseignement sur la piété et les sciences naturelles, sur l'autonomie autant que sur la soumission à la Providence » (Watson 1952 : 14).

²³ Il semblerait, pourtant, que Rousseau embrasse la solitude surtout parce qu'elle lui est imposée, à l'époque où il est persécuté. D'ailleurs, il se reprend : « Une solitude absolue est un état triste et contraire à la nature : les sentiments affectueux nourrissent l'âme, la communication des idées ravive l'esprit » (Rousseau 1959 : 813).

contrairement à la conviction du philosophe genevois que l'homme originel vivait en harmonie avec la nature qui lui a inculqué sa bonté innocente, le roman de Defoe illustre la thèse de Th. Hobbes selon laquelle la nature sauvage est un état de guerre permanent et seul le système juridique empêche les humains de s'exterminer. En effet, Robinson est obligé de lutter contre la nature et la soumettre pour survivre, de tuer des animaux et même des indigènes cannibales. Il ne s'intéresse guère à la beauté de son nouvel habitat, à la communication spirituelle avec lui ni à sa propre évolution mentale.

Toutes ces dimensions seront renversées dans une réactualisation critique de ce roman par Michel Tournier, *Vendredi ou les limbes du pacifique*. À l'instar du Robinson originel, celui de Tournier retrouve l'orgueil du propriétaire et exalte le travail comme chemin de salut. Or, il commence assez rapidement à interroger ses rapports à l'île, s'ouvre à son influence et entre dans un processus de transformation qui l'amène à se dépouiller de tous les attributs de son identité européenne et à affirmer : « Je ne triompherai de la déchéance que dans la mesure au contraire où je saurai accepter mon île et me faire accepter par elle » (Tournier 1972 : 50-51). Le romancier français creuse la dimension sensuelle du personnage, totalement négligée par Defoe, et ajoute un parcours allégorique. L'île permet à son Robinson de devenir autre, une version fantasmée de lui-même. Il perçoit l'île d'abord comme sa mère, puis comme une femelle, avec laquelle il s'accouple en se frottant à la terre. Par la suite, il intériorise les attributs de la féminité de Speranza, devient « l'épouse du soleil » et se fait symboliquement féconder par lui, pour engendrer enfin une version désincarnée, cosmique de lui-même. L'île devient ainsi lieu de sublimation, d'ouverture, de pluralité sémantique.

Ajoutons que vers la fin du 19^e siècle, époque marquée par l'accélération des développements technologiques, les fictions insulaires relèvent souvent de l'optimisme scientifique, racontant des explorations et expérimentations, comme celles de J. Verne, H.

Melville et H. G. Wells. Par la suite et jusqu'à nos jours, les îles ont été beaucoup exploitées dans les récits d'aventures et la fantasy, par exemple par R. Stevenson ou É. L'Homme, mais elles donnent lieu aussi à des paraboles et des témoignages sinistres, depuis *Sa Majesté des mouches* (*Lord of the Flies*) de W. Golding, jusqu'aux romans et essais d'A. Soljenitsyne sur le Goulag soviétique.

La possibilité d'une île de M. Houellebecq est une vision futuriste des clones qui vivent isolés dans des zones sécurisées. Le reste des terres étant complètement dévasté par des catastrophes écologiques, l'existence de ces « néo-humains » est en quelque sorte insulaire, et « apaisée, rationnelle, éloignée du plaisir comme de la souffrance » (Houellebecq 2005 : 475). L'île qu'évoque le titre est portant celle que tente à rejoindre l'un de ces êtres supérieurs en sacrifiant son paradis technologique à l'espoir d'une régression qui lui permettrait de connaître la joie et l'amour. Mais son île rêvée, qu'il finit par trouver au milieu d'une mer post-apocalyptique, atrophiee, ne lui apporte que l'immobilisation définitive, une existence à peu près végétale, « un néant simple, une pure absence du contenu » (Houellebecq 2005 : 481). Alors que dans ses fictions précédentes il prônait une intervention génétique comme le seul moyen d'extraire l'humanité de son cul-de-sac historique, l'auteur l'abandonne ici au profit d'un retour en arrière. Or, même cette île porteuse d'espoir se révèle comme une fausse promesse.

Enfin, remarquons encore le roman récent de P. Ducrozet, *L'invention des corps* (2017), axé sur la *destruction* d'une île libertarienne qui aurait dû permettre l'engendrement d'un nouveau monde transhumaniste. Le concept d'existence insulaire y emprunte une connotation négative d'élitisme égoïste.

Plus que tout autre lieu, l'île se définit par ses frontières. Elle donne corps à la tension entre l'intérieur et l'extérieur, le palpable et l'imaginaire, le profond et le lointain, l'identité et l'altérité, et tout cela au milieu d'une scénographie radicalement élémentaire, archétypale, où les vents et les cieux sont plus puissants qu'ailleurs, où la pierre est

plus tendre que l'eau.

Espace utopique, l'île est entre autres une métaphore de l'utopie du texte littéraire en tant que rédemption – antidote de la platitude quotidienne. L'île renvoie l'homme à ses limites autant qu'elle l'incite à rêver des lointains, d'un Moi autre, d'une éventuelle transcendance. L'île idéale reste à l'écart ; potentiellement accessible, mais jamais atteinte.²⁴ Ainsi, la métaphore insulaire échoue à englober ce qui la fonde : un contenu non signifiable, un espace intérieur imaginé, un horizon fabuleux et inatteignable vers lequel s'élance le sujet poétique. Autrement dit, cette partie du soi qui résiste à la sémantisation, dont témoigne seul le désir de la communiquer.

L'île est un concentré de l'univers, un morceau de terre déchiré entre forces centripètes et centrifuges. Microplanète qui se prétend autosuffisante, centre du monde excentrique, elle est un cas extrême de la décentralisation, exposée comme elle est au danger permanent d'abandon et d'oubli. La terre ferme la prend pour un débris, un continent mal réussi, et pourtant aspire à lui infliger ses lois et frontières, que l'île ridiculise. Elle aiguise le sentiment de séquestration dans notre individualité, mais le relativise aussi par le spectacle de l'enchaînement des êtres et choses depuis le moindre caillou jusqu'au fond de l'océan céleste.



²⁴ Selon Bonnefoy, en tant que lieu imaginaire, l'île doit demeurer à l'horizon. « L'île est à la fois un leurre et un horizon fabuleux, un espace du désir. La distance ne doit pas être franchie. L'île doit rester stylisée, une figure à l'écart, dans une sorte d'"inter-dit" » (Bonnefoy 1972 : 15-16).

Bibliographie

Arno, Toni / Orian, Claude (1986). *Île Maurice, une société multiraciale*, Paris : L'Harmatan.

Bachelard, Gaston (2004). *La Poétique de l'espace*, Paris : P.U.F. [1^e éd. 1957].

Baldacchino, Goldfrey (2005). Editorial: Islands. Objects of Representation, in : *Geografiska Annaler*, Vol. 87, No: 4, pp. 247-251.

Bettini, Maurizio et Spina, Luigi (2010). *Le mythe des Sirènes*, Paris : Belin.

Bonnefoy, Yves (2005). *L'Arrière-Pays*, Paris : Gallimard. pp. 15-16.

Bonnemaison, Joël (1990). Vivre dans l'île, in : *Espace géographique*, tome 19-20, n° 2. Paris : Orstom, pp. 119-125.

Clifford, James (1997). *Routes: Travel and Translation in the Late Twentieth Century*, Harvard : Harvard University Press.

Cuisenier, Jean (2003). *Le périple d'Ulysse*, Paris : Fayard.

Defoe, Daniel (1719). *The Life and Surprising Adventures of Robinson Crusoe, of York, Mariner*, London : William Taylor.

Deleuze, Gilles (2002). *L'Île déserte et autres textes*, Paris : Minuit.

Eliade, Mircea (1965). *Le sacré et le profane*, Paris : Gallimard.

Fougère, Eric (1995). *Les voyages et l'ancrage*, Paris : L'Harmattan.

Hamon, Philippe (1996). Sujet lyrique et ironie, in : *Le sujet lyrique en question, Modernités 8*, [sous la direction de Dominique Rabaté, Joëlle de Sermet et Yves Vadé], Bordeaux : Presses Universitaires de Bordeaux, pp. 19-25.

Houellebecq, Michel (2005). *La Possibilité d'une île*, Paris: Fayard.

Isolery, Jacques (2017). Les îles métaphores. Moment insulaire et

textes miniatures, in : *Le Comparatisme comme approche critique Comparative Literature as a Critical Approach*, Tome 5, *Local et mondial : circulations / Local and Global: Circulations* [sous la direction d'Anne Tomiche], pp. 123-138.

Jeinić, Ana (2017). Dijalektika otočnosti : Otvorena zatvorenost otočnih zajednica kao model društvenog organiziranja u eri migracija, in *Život umjetosti : časopis o modernoj i suvremenoj umjetnosti i arhitekturi*, Vol. 101 No. 2, [pp. 46-61](#).

Moles, Abraham (1982). Nissonologie ou science des îles, in : *Espace géographique*, tome 11, n°4, pp. 281-289.

Philippe, Nora (2003). Du spirituel dans l'île. In: *Tracés. Revue de Sciences humaines*, <https://www.researchgate.net/publication/30438864_Du_spirituel_dans_l_ile> (12/9/2022).

Racault, Jean-Michel (1995). *L'Insularité, thématique et représentation*, Paris : L'Harmattan.

Matvejevitch, Predrag / Jodice, Mimmo (2000). *L'île méditerranée*, Arles : Actes Sud/Motta.

Rainer, Émile (1959). *L'utopie d'une république hugenote du Marquis Henri du Quesne et le voyage de Leguat*, Paris : Écrivains Associés.

Rousseau, Jean-Jacques (1959-1964). *Œuvres complètes*, Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade.

Samosate, Lucien de (1866). *Œuvres complètes*, Tome 1, Paris : Hachette.

Szynalski, Gilles (2000). *La situation spatio-temporelle de l'île des Bienheureux*, Genève : Université de Genève, Département des sciences de l'Antiquité.

Tournier, Michel (1967). *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, Paris : Gallimard.

Truffaut, Paul (1925). *Le Merveilleux Voyage de saint Brandan à la recherche du Paradis*, Paris : L'Artisan du Livre.

Vernant, Jean-Pierre (2002). *L'univers, les dieux, les hommes : récits*

grecs des origines. Paris : Le Seuil.

Watson, Francis (1952). *Daniel Defoe*, London : Longmans, Green & Co.



Sažetak

Rad *Vivre et rêver les îles : la topographie de l'insularité littéraire* posvećen je semantičkom potencijalu otoka, koji se razmatra kao pojam, kao geografska pojava i nadasve kao književni motiv, s naglaskom na njegovim pojavljivanjima u frankofonoj prozi. Promišljaju se materijalni aspekti inzularnosti u suodnosu s misaonim konstrukcijama koje iz njih proistječu, odnosno društvene i duhovne značajke otočnog života kao i raznovrsne simboličke predodžbe otoka tijekom povijesti, u pojedinim pisanim izvorima i u kolektivnoj imaginaciji. Otok se dakle promatra iz dijakronijske i izvanvremenske perspektive, kao mjesto izolacije i samoće, ali i raskrižje civilizacijskih strujanja i interesnih sfera, kao izvor sanjarenja i utopijskih projekcija, kao objekt žudnje, mržnje ili strahopoštovanja. Radom se nastoji obuhvatiti najvažnije dimenzije paradoksalnog inzularnog prostora, zatvorenog u sebe koliko i usmjerenog u daljinu, pogodnog za introspekciju ali i nadilaženje individualnosti stapanjem s prirodnim okruženjem.

Ključne riječi: Književnost, otok, mitovi, utopija, metafora

Abstract

The paper *Vivre et rêver les îles : la topographie de l'insularité littéraire* is dedicated to the semantic potential of the island as a notion, a geographical phenomenon and particularly as a literary motif, with an emphasis on its occurrences in the francophone prose. It reflects upon material aspects of insularity in relation to mental constructions derived from it, i.e. social and spiritual characteristics of insular life as well as various symbolic representations of the island throughout history, in specific written sources and in the collective imagination. The island is therefore approached both from diachronic and atemporal perspectives, as a place of isolation and solitude but also as an intersection of civilisations and spheres of interest, as a source of reveries and utopian projections, as an object of desire, hatred or awe. The paper aims at embracing most significant dimensions of the paradoxical insular space, closed upon itself as much as outbound, prone to introspection but also to sublimation of individuality by means of merging with the natural environment.

Key words: Literature, island, myths, utopia, metaphor